

ETC



Codes et réseaux

Louise Boisvert, *Entre ciel et Terre*, Galerie d'art d'Outremont.
8 février 2001 - 4 mars 2001

Louise Poissant

Number 55, September–October–November 2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/35426ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (print)

1923-3205 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Poissant, L. (2001). Review of [Codes et réseaux / Louise Boisvert, *Entre ciel et Terre*, Galerie d'art d'Outremont. 8 février 2001 - 4 mars 2001]. *ETC*, (55), 52–54.



Louise Boisvert, *Empreintes*, 2000. Infographie.

ACTUALITÉS/EXPOSITIONS

Outremont

CODES ET RÉSEAUX

Louise Boisvert, *Entre ciel et Terre*, Galerie d'art d'Outremont,
8 février 2001 – 4 mars 2001

introduction d'une technologie entraîne avec elle une cohorte de changements et fait apparaître de nouvelles dimensions, d'autres couches d'humanité. Des habiletés se développent, des liens surgissent ou se découvrent, de vieux rêves prennent forme dans le réel, émerveillant ou décevant ceux qui les ont engendrés. C'était vrai du marteau et de la roue, ce l'est aujourd'hui de l'ordinateur et des satellites. Nos représentations de nous-mêmes et de notre environnement se transforment. Elles se teignent des instruments à travers lesquels on regarde. Certains phénomènes se trouvent grossis, d'autres disparaissent. C'est bien connu.

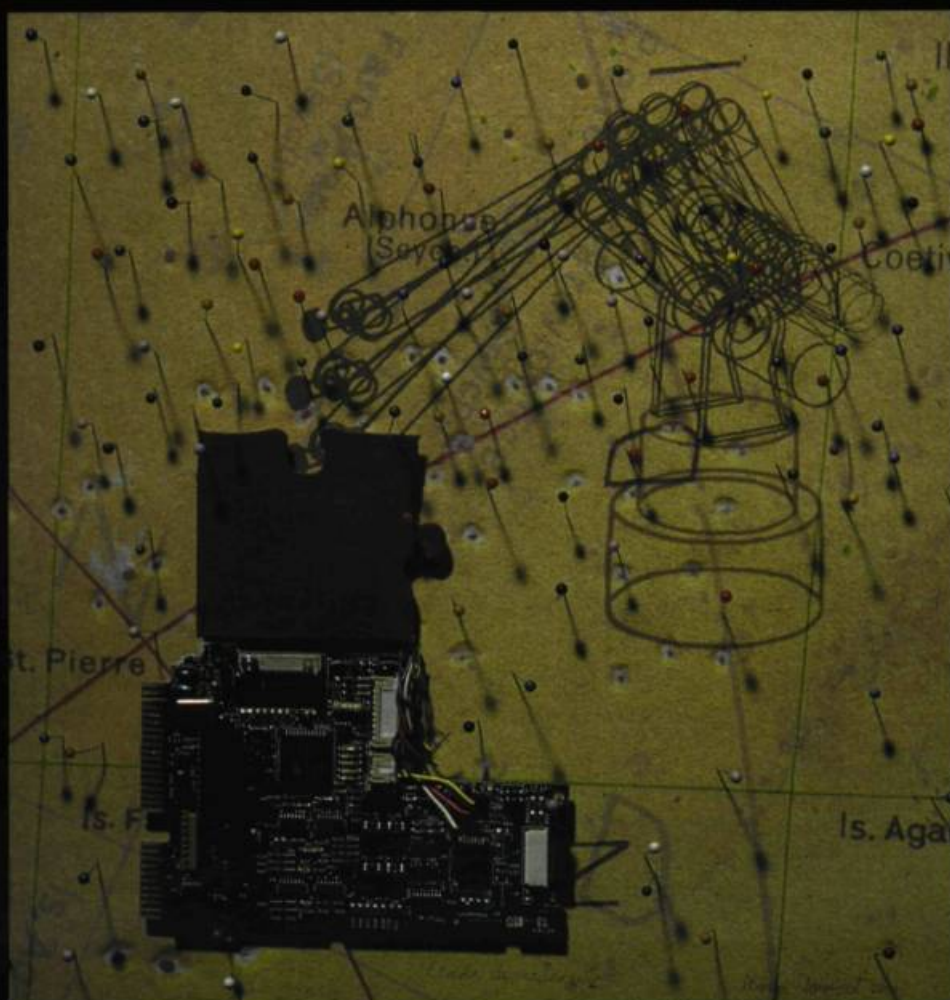
Chaque instrument permet de découvrir ou d'établir un réseau de connexions qui passait inaperçu sans cette interface. Le microscope nous a permis de nous relier à l'ensemble de la chaîne du vivant en découvrant un continuum dans la cellule, alors que la lunette astronomique avait décentré la Terre et nous avait relocalisés dans l'espace intersidéral. La place de l'humain dans

l'univers dépend essentiellement de ces extensions que l'on a assimilées et presque oubliées, pourvu qu'elles fonctionnent.

Assemblages et réseaux

C'est un peu ce dont parlait Louise Boisvert dans sa dernière exposition, *Entre ciel et terre*. On y retrouvait une série d'images, condensant des références à l'humain et à la cartographie de divers réseaux : relevés topologiques, cartes de géographie, réseaux intégrés. Chaque élément servant de sujet principal ou de motif texturant et habillant le sujet. « L'homme et le monde offrent tant d'analogie », comme le disait Leonardo.

Plusieurs découpes de cartes géographiques numérisées adoptent les contours de pièces de puzzle ou de morceaux de légos, ces jeux d'assemblage où chacune des pièces est insignifiante et ne trouve son sens que dans un ensemble ordonné, à géométrie variable dans le cas du légo, dans un ordonnancement unique et précis dans le cas du puzzle. Ces fragments de car-



Louise Boisvert, *Étude des réseaux*, 2000. Infographie.

tes sont assemblés à d'autres éléments pour former un territoire qui reste à l'échelle humaine.

En effet, sur ces divers fragments, l'artiste a surimprimé des traces d'humains, l'échelle de toute chose comme nous l'a appris la Renaissance. Des silhouettes de corps d'hommes se profilent, des traces d'empreintes digitales, des mains, des doigts et surtout la couleur de la chair contribuent à centrer le message sur la notion d'échanges et d'échelle. Ces diverses traces d'humains servent tantôt de motifs mis en scène sur fond de cartes, tantôt de textures servant entre autres à indiquer les continents sur une mappemonde, tantôt de fonds sur lesquels s'inscrivent d'autres codes.

D'autres éléments s'ajoutent. Des images de puces de circuits intégrés, de réelles épingles à coudre à têtes colorées, des graphes du mouvement d'un bras ou d'une main robotisés, enfin, divers éléments qui accentuent le message. Isolé, aucun de ces éléments n'a de sens. Il faut le circuit, la configuration et la liaison pour que surgissent le sens et la force. C'est vrai de la puce électronique aussi bien que de l'humain : leur rôle et leurs compétences se développent en fonction

de leur réseau et de ce que l'on attend d'eux.

Ce constat, qui pourrait sembler assez déterministe, est nuancé par la référence à l'enfance et au jeu, à la plasticité des jeux de construction et du développement de l'enfant. Rien n'est prédéterminé. C'est dans l'actualité de la relation que se construisent les réseaux et leur spécialisation, adaptable et transformable en fonction des besoins. On n'est pas loin de la neuroscience et des théories d'Edelman sur la plasticité des circuits neuronaux qui se relaient et se transforment, s'ajustant à leur environnement.

Le centre et la périphérie

La plus grande œuvre de l'exposition, une installation d'épingles à coudre avec des têtes rondes colorées, renforce cette lecture. Toutes ces petites boules piquées au mur forment une constellation ou des contours de continents comme les représente la cartographie dynamique. On nous livre alors l'état d'un réseau à ce moment-ci. La fragilité du support de représentation et la précarité de son marquage indiquent assez bien que cette figuration est modifiable. Elle n'a

rien de fixe et d'établi. Au contraire, elle est indéfiniment reconfigurable.

L'artiste reprend ce motif d'épingles numérisées dans diverses œuvres à titre de rappel, de taches de couleur parsemant d'autres motifs. La plupart des motifs sont d'ailleurs reproduits dans chacune des œuvres. Ils jouent un rôle central dans l'une des pièces et deviennent accessoires dans les autres. Ces combinaisons consolident la caractéristique des réseaux dynamiques où tous les éléments se trouvent au centre, à tour de rôle, selon l'angle par lequel on aborde l'élément ou le réseau, selon l'histoire que l'on raconte, selon la lunette que l'on porte.

Dans certains cas, on est sujet principal, dans d'autres, on se contente d'être instrument ou élément du projet de l'autre. C'est comme ça dans la vie et c'est ce que montre Louise Boisvert. Les motifs référant au corps n'y échappent pas. Dans certains cas, l'humain est central, dans d'autres, sa peau, ses empreintes deviennent des accessoires texturant d'autres thèmes, le monde ou le jeu. L'essentiel, c'est de pouvoir se retrouver au centre de temps à autre et d'entretenir le sentiment qu'à certaines heures, on est ce centre pour d'autres.

Les procédés de manipulation de l'image utilisés par l'artiste favorisent ce type de traitement. Avec le numérique, pour peu que l'on sache s'y prendre, on peut facilement et sans inhibition intervenir sur l'image, puisqu'une multitude de fonctions sont possibles et qu'aucun geste n'est définitif. On peut étirer, déplacer, grossir, dédoubler, texturer, redessiner des formes. On peut aussi revenir, retoucher ou restaurer une version, enfin, retrouver l'image originale. Les procédés numériques ont sans aucun doute accéléré la tendance iconoclaste initiée par la photographie et la reproductibilité de l'image. Et cette possibilité de jouer avec l'image et de la transformer, de même que la perte de l'aura – que l'on peut regretter et rétablir par diverses mesures muséales et institutionnelles qui ont encore cours – ont contribué à l'émergence de la pensée des réseaux.

Concevoir l'image en tant que donnée variable et plastique, comme matière reconfigurable, favorise en effet sa lecture comme agencement de motifs et organisation de liens. On comprend alors très clairement qu'en intervenant sur un élément, on altère l'ensemble. Un changement et l'équilibre est rompu, le sujet bascule. Un changement et l'on peut aussi créer une autre œuvre, varier le thème. C'est aussi ce que nous propose Louise Boisvert dans cette série d'œuvres. Des variations sur un certain nombre d'éléments qui ont chacun leur tour un premier rôle et qui s'en découvrent bien d'autres, tout aussi intéressants et suggestifs à titre d'accessoires.

Le mode d'assemblage des motifs renforce les thèmes choisis et leur reprise dans les diverses œuvres. Les motifs se superposent, se télescopent et se fondent les uns dans les autres. Ils se marient, s'agencent ou s'emboîtent en négatif-positif. En un mot, ils se coordonnent. Et c'est là peut-être que s'exprime la dimension la plus importante introduite par cette réflexion sur les réseaux et les technologies.

Nous n'avons plus à choisir entre tel ou tel scénario. Les choix ne sont pas exclusifs. Le nouveau ne disqualifie pas l'ancien, le techno les savoir-faire antérieurs. Au contraire, dans bien des cas, il permet de les revisiter, mieux équipé pour leur conservation et avec une attention plus précautionneuse. Et surtout, nous n'avons pas à renoncer à la part d'humanité et d'individualité, si précieuses, en intégrant les technologies. Nous n'avons pas à nous dénaturer ni à nous perdre dans un cyber-univers où apparemment il n'y aurait plus de place pour la chair ni le sang. Un univers sans saveur et sans odeur.

Il est vrai que nous sommes encore tout imbibés du vieux réflexe de la pensée dichotomique qui oblige à choisir l'un *ou* l'autre, l'ancien *ou* le nouveau, le tout numérique *ou* le naturel pur. On est l'adepte d'un parti ou de l'autre, comme s'il était dangereux de se laisser contaminer par l'autre tendance, ou comme si la double allégeance menaçait une quelconque intégrité à préserver, à cultiver. Et pourtant, l'approche technologique favorise les métissages et encourage les croisements entre matériaux et savoir-faire de diverses origines.

On pourrait même dire que la technologie n'a de sens et de raison d'être que dans ces échanges et ces croisements avec divers univers. C'est le cas en art puisque les œuvres ont besoin de se matérialiser, de devenir sensibles pour trouver leur consécration dans l'œil d'un spectateur. Le numérique appelle la matière comme son complément et son double nécessaires. La nature elle-même n'existe pas en dehors des représentations que l'on en élabore. La chair du monde c'est l'humain. « La nature ne produit pas de paysage », disait Valéry, et à bien des égards, la technologie semble avoir pour effet de créer et d'entretenir la dévotion pour le naturel. Cela n'a donc pas de sens d'avoir à choisir entre les deux registres. D'ailleurs, pourquoi se priver de ce que l'on estime ? Ce qu'il nous reste à imaginer n'est certes pas simple. Il nous reste à aménager l'espace entre les deux, entre ciel et terre.

LOUISE POISSANT